
ÉLOGES HISTORIQUES

DE

MM. HALLÉ, CORVISART ET PINEL.

Lus à la séance publique de l'Académie royale des sciences, le 11 juin 1827.

PAR M. LE BARON CUVIER, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

DE tout temps l'ancienne Académie des Sciences a possédé d'habiles médecins, ou plutôt il est vrai de dire que c'est parmi les hommes qui s'étaient destinés à cette profession, qu'elle a presque toujours choisi ceux qui ont cultivé dans son sein les sciences naturelles. Les noms des Fagon, des Tournefort, des Dodard, des Duverney, des Perrault, des Winslow etc., ouvrent son histoire; elle se termine avec ceux des Daubenton, des Lassone et des Vicq-d'Azyr, et de nos jours encore, des médecins, que chacun de mes auditeurs nommerait aussi bien que moi, ornent les listes de nos sections de chimie, de botanique et d'anatomie. Mais les titres d'admission de ces hommes célèbres se tiraient de leurs découvertes dans les sciences qui servent d'auxiliaires à la médecine, plutôt que des services qu'ils avaient rendus à la société dans l'exercice de cet art bienfaisant; leurs recherches avaient

produit des résultats durables, consignés dans des monuments écrits, susceptibles d'être appréciés avec sûreté dans l'histoire des sciences, et propres à fixer positivement les rangs qui devaient y tenir leurs auteurs.

L'introduction dans l'Académie d'une section de médecine pratique a rendu la tâche bien autrement difficile. Ce qu'un grand médecin laisse par écrit, n'est souvent que la moindre partie des services qu'il a rendus aux hommes. Vainement on interrogerait sur son histoire, même lorsqu'ils lui survivent, ceux qu'il a arrachés à la douleur et à la mort, ceux à qui il a conservé des êtres chéris; ils ont éprouvé ses bienfaits sans pouvoir en juger le mérite : c'est comme par un dieu inconnu qu'ils ont été soulagés; et ses émules eux-mêmes, fussent-ils sans jalousie et sans préventions, il aurait fallu, pour qu'ils eussent le droit de devenir ses juges, qu'ils l'eussent suivi dans l'exercice de son art, qu'ils eussent pénétré dans ses pensées les plus intimes, qu'ils eussent assisté à ces inspirations subites, produits de la faculté à la fois la plus nécessaire et la plus admirable dans un homme dont l'état est de combattre, presque les yeux fermés, des ennemis qu'il devine plus qu'il ne les voit, et contre lesquels la moindre erreur peut le rendre irrévocablement impuissant.

Quel est en effet l'art qui approche le plus de la divination? Le corps humain contient plus de dix mille parties qui ont déjà reçu des noms des anatomistes, et il y en a dix fois autant que l'œil et le scalpel pourraient distinguer, et que leur petitesse n'a pas permis de nommer. Toutes sont dans un jeu perpétuel, agissent et réagissent continuellement les unes sur les autres et sur l'ensemble; il n'en est aucune qui puisse toujours se déranger impunément. Une piqûre d'épingle peut

donner un tétanos mortel; un miasme imperceptible aux instruments les plus délicats de la physique et de la chimie peut répandre la mort en quelques jours dans toute une vaste contrée; et à ces causes extérieures se joignent nos passions, nos craintes, nos désirs les plus secrets; des sentiments, des actes que nous n'osons avouer. Le désordre se montre : quelle est sa cause? Où a-t-il commencé? Jusqu'où est-il parvenu? Voilà d'abord ce que le médecin doit reconnaître et sans délai. Une heure de retard, et tout secours sera peut-être inutile. Mais comment fera-t-il cette reconnaissance? Le mal, son siège, se dérobent à ses yeux; les symptômes extérieurs, les souffrances intérieures ne donnent que des signes équivoques. Les livres l'aideront-ils? Autant d'auteurs, autant d'opinions. L'expérience? Mais deux maladies, deux malades ne se ressemblent jamais en tout. Et cependant c'est au milieu de cette perplexité qu'il faut qu'il se décide; c'est avec tant de raisons de douter qu'il faut qu'il se confie en lui-même, et qu'il fasse passer sa confiance dans l'esprit de son malade. Ah! sans doute les hommes qui ont été assez favorisés de la nature pour marcher avec bonheur dans une carrière si périlleuse, commandent notre admiration et notre respect; mais c'est précisément ce qui nous fait désespérer de tracer dignement leur histoire, humbles profanes qui, le plus souvent, n'avons appris que de loin une grande partie de ce qu'ils ont fait de grand et de bon, et qui n'en trouvons après leur mort que des traces déjà à demi-effacées par le temps.

Heureusement une compagnie nouvellement créée par la munificence royale, et composée des maîtres dans l'art de guérir, s'est choisi un organe dont l'éloquence égale le sa-

voir, et qui ne laissera rien échapper des services de ses confrères; ils seront dorénavant jugés par leurs pairs, et en présence de leurs pairs; leur marche sera consignée dans l'histoire des Sciences d'une manière durable, et l'étendue des biographies qui leur seront consacrées dans le sanctuaire de la médecine nous permettra de rendre plus brefs les modestes tributs dont nous aussi leur sommes redevables. Ce sont ces considérations qui nous ont encouragés à vous entretenir des trois grands médecins que l'Académie a perdus pendant les dernières années, MM. Hallé, Corvisart et Pinel. Dans un autre moment nous rendrons le même devoir à MM. Sabatier, Percy et Deschamps dont le peu de temps qui nous est reparti dans les séances publiques, nous a empêché jusqu'à ce jour de vous présenter les éloges.

M. CORVISART paraît avoir possédé éminemment cette rapidité d'aperçu, cette fermeté de caractère, les plus heureux apanages du grand praticien; M. Hallé a porté dans l'exercice de l'art toute la conscience, toute la scrupuleuse étude qu'y devait mettre un homme de bien par excellence; M. Pinel s'y est aidé de connaissances étendues dans les sciences; il s'y est dirigé par un esprit formé à la sévérité des mathématiques et à la subtilité des classifications de l'histoire naturelle: tels nous semblent avoir été les caractères particuliers aux travaux de ces trois célèbres médecins; et c'est de ce point de vue que nous essayerons principalement de vous les présenter.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

M. PINEL.

PHILIPPE PINEL a été presque en toute chose l'opposé de M. CORVISART. Destiné dès l'enfance à l'art de guérir par son père, il s'y prépara de longue main par l'étude des mathématiques et de l'histoire naturelle, et les travaux de toute sa vie ont tendu à appliquer à la médecine les méthodes analogues à celles des géomètres, à porter dans son langage la précision de celui des naturalistes et à soumettre les maladies à des divisions et à des subdivisions exactes, comme celles où l'on répartit les productions de la nature; entreprise d'une grande hardiesse, car les mathématiques ne traitent que d'idées simples, l'histoire naturelle que d'êtres d'un type fixe; tandis que les altérations des corps organisés, sujets de la médecine, sont ce qu'il y a dans la nature de plus compliqué, de plus variable et de plus fugitif.

Mais cette hardiesse d'esprit, M. Pinel ne la portait pas dans le monde; sa réserve, sa timidité y étaient extrêmes, et elles retardèrent, au-delà du terme ordinaire, l'époque où il obtint les succès et l'ascendant qui lui étaient dus. La position assez triste où il avait été retenu pendant ses premières années en fut peut-être la cause.

Né le 20 avril 1745, dans le petit bourg de Saint-André-d'Alaysac, près de Castres, d'un père qui y exerçait la chirurgie, il reçut sa première instruction dans la maison paternelle et ne put être envoyé qu'à l'âge de dix-sept ans à Toulouse, pour y continuer ses études; et même, comme ses parents n'étaient pas riches, il se vit obligé pour y subsister de donner des répétitions de mathématiques, et de composer des thèses pour les étudiants plus à leur aise et moins laborieux que lui. On voit dès lors, dans celle qu'il soutint lui-même en philosophie le premier germe des idées qui le dirigèrent dans le reste de ses travaux : elle traite *de la rectitude que l'étude des mathématiques imprime au jugement dans son application aux sciences*. Cependant, comme les frais des réceptions étaient assez considérables, ce ne fut qu'en 1773, à l'âge de près de vingt-neuf ans, qu'il put obtenir le titre de docteur. Il se rendit alors à Montpellier et y fit un établissement, espérant que dans une ville, dont la réputation médicale attirait de toute l'Europe un si grand concours de malades, il pourrait trouver quelque pratique; mais deux causes s'opposaient à ce qu'il obtint du succès : sa timidité, son peu d'assurance d'une part, et de l'autre la réputation qu'il s'était faite comme géomètre. Faute de malades, il avait continué d'instruire des élèves, et en même temps il approfondissait pour lui-même les parties les plus élevées des mathématiques, dans l'intention de les appliquer à la physiologie. Le célèbre ouvrage de Borelli sur la mécanique des animaux faisait le sujet principal de ses méditations. Il cherchait à y porter les lumières de l'analyse moderne dont il possédait toutes les ressources; on le savait

dans le public, et le public regardait comme impossible qu'un homme si fortement occupé de sciences abstraites devînt jamais un bon guérisseur. M. Pinel se figura qu'à Paris, où les sciences brillent de tant d'éclat, on n'aurait pas les mêmes préjugés, et il y vint en 1777. Cousin, géomètre habile, membre de cette Académie, à qui il était recommandé, voulut l'engager à se borner aux mathématiques où il semblait devoir être plus heureux; mais M. Pinel persista dans son plan, quoique ses débuts dans la capitale n'aient pas été faits non plus pour l'encourager. Il avait traduit la médecine pratique de Cullen et s'attendait à obtenir ainsi un commencement de réputation (1). Un médecin accrédité s'était occupé du même travail précisément à la même époque, et sut si bien prendre les devants avec les journalistes, que la traduction de M. Pinel ne put même être annoncée. Diverses dissertations détachées (2), une édition de Baglivi (3), des traductions d'ouvrages étrangers faites pour des libraires ne lui furent guère plus avantageuses. Il se présenta trois fois de suite au concours pour une réception gratuite à la faculté, trois fois il échoua, et comme si rien n'avait dû manquer à ces rudes épreuves, il eut le

(1) En 1785, 2 vol. in-8°.

(1) Dès 1780, il donna divers articles d'hygiène au Journal de Paris; plus tard, il a pris une part principale à la rédaction de la Gazette de santé; il a traduit la partie médicale et physiologique des transactions philosophiques.

(3) *Baglivi opera omnia medica practica, novam editionem mendis innumeris purgatam, notis illustravit et præfatus est.* Ph. Pinel. Paris, 1788.

chagrin d'être vaincu par un homme si peu instruit, que c'était lui-même, M. Pinel, qui lui avait composé sa thèse doctorale; mais cet ignorant avait été médecin d'un régiment et y avait pris de la hardiesse; il possédait de la faconde, et le bon M. Pinel, plein de toute sorte de science, ne s'exprimait qu'avec peine et presque en bégayant. M. Lemonnier, premier médecin du Roi, eut, à la recommandation de son ami, M. Desfontaines, la pensée de le placer comme médecin dans la maison de Mesdames, tantes de Louis XVI; mais, lorsqu'il se présenta, sa timidité le rendit muet. Les princesses en prirent une fausse idée, et il fut encore obligé de renoncer à cette lueur de fortune. Sa seule ressource fut de se placer comme médecin dans un établissement qu'un particulier tenait pour des aliénés; mais si l'expérience qu'il y acquit lui donna dans la suite de grands moyens de succès, les honoraires qu'il y recevait le mirent à peine, pour le moment, au-dessus du besoin. Tant d'espérances trompées avaient fini par lui inspirer une sorte de mélancolie; il fuyait le monde, et peut-être serait-il tombé dans le désespoir, si son ami Savary, si connu par ses lettres sur l'Égypte et sur la Grèce, ne s'était en quelque sorte emparé de lui, et, par des distractions de plus d'un genre, n'avait essayé de lui rendre quelque courage.

Enfin, en 1791, un avenir moins sombre parut s'ouvrir devant lui. La Société royale de médecine avait proposé un prix *sur les moyens les plus efficaces de traiter les malades dont l'esprit est devenu aliéné*. M. Pinel, à qui sa position avait permis d'observer de près l'aliénation et qui l'avait observée en philosophe autant qu'en médecin, travailla

sur ce sujet. Cette fois son ouvrage parla pour lui (1); il fut vainqueur. Le médecin Thouret, qui avait été l'un de ses juges, se trouvait aussi l'un des administrateurs des hospices; il le désigna à ses collègues comme digne d'être appelé à mettre en pratique, dans un établissement public, les vues saines et neuves qu'il avait montrées dans son écrit, et dès le commencement de 1792 il lui fit donner la place de médecin de Bicêtre; en 1794, il le fit passer à la Salpêtrière, et, l'année suivante, lorsque Thouret fut chargé avec Fourcroy d'organiser l'école de médecine, ce fut un des professeurs qu'il y fit appeler.

Dès lors les pas de M. Pinel dans la carrière médicale furent aussi rapides que long-temps ses efforts avaient été vains (2). Appliquant sur une grande échelle son esprit d'observation et d'analyse, et exposant avec une méthode rare dans ses cours les résultats des observations qu'il avait faites dans ses hôpitaux, il vit bientôt la foule accourir dans son auditoire. Ses nombreux élèves firent pour lui ce que sa timidité l'avait empêché de faire lui-même, et devenu avec une promptitude singulière d'un savant que l'on abandonnait à l'isolement de son cabinet, l'un des médecins les plus accrédités de cette capitale, il fut à même de reconnaître que, s'il est vrai de dire avec le proverbe, *tant vaut l'homme, tant vaut la place*, il n'est pas moins certain

(1) Il ne l'a point publié; mais il en a introduit les principes dans ses *Traité sur la manie et sur l'aliénation mentale*.

(2) Il fut d'abord adjoint à la chaire d'hygiène dont M. Hallé était le professeur en chef. A la mort de Doublet, il obtint de passer à la chaire de pathologie.

qu'en mille occasions la place est nécessaire pour faire valoir l'homme.

Sa popularité parmi la jeunesse vint de la même cause qui en a donné successivement aux plus célèbres pathologistes : de cet espoir qu'elle concevait de voir simplifier la théorie du plus difficile de tous les arts, de lui voir prendre même les formes d'une science véritable en le ramenant à des principes fixes, et déduits rationnellement, soit des sciences plus élémentaires, soit du rapprochement des faits qui lui sont propres. Le projet de l'assimiler à l'histoire naturelle, était surtout ce qu'annonçait le nouveau professeur, et dans cette vue il avait cherché d'abord à former pour les descriptions des maladies un langage précis, modelé sur celui que Linnæus avait introduit en botanique; il en avait même porté l'imitation au point de supprimer les verbes dans ses périodes françaises, comme on les supprime dans les phrases caractéristiques latines usitées en histoire naturelle. C'était supposer que chaque maladie forme, comme chaque plante, comme chaque animal, une espèce caractérisée, et, en effet, adoptant à égard les doctrines des anciens, M. Pinel voyait dans chacun de nos maux une invasion, un développement, des périodes et une terminaison régulière, comme chaque être organisé a sa naissance, son accroissement, des époques fixes pour chacune des fonctions qu'il doit exécuter et une fin inévitable. Que si la succession ordinaire des symptômes vient souvent à s'altérer, ce n'est point que la maladie change d'espèce ni de nature; mais c'est qu'elle se complique diversement avec des maladies d'autres espèces, qui peuvent elles-mêmes se surcompliquer ou devenir prédominantes, et faire, pour ainsi dire, dispa-

raître la maladie primitive. Mais tant que les complications demeurent secondaires, elles forment en nosologie ce que les variétés sont en histoire naturelle. C'est à cette marche de chaque maladie, à l'ensemble des phénomènes successifs, que le médecin doit s'attacher, et non aux symptômes momentanés, qui ne donnent le plus souvent, que des indications trompeuses. Il doit par-dessus tout s'efforcer de bien distinguer les complications, de faire la part de chacune d'elles, et décomposer ainsi en quelque sorte la maladie en ses éléments. Cette décomposition est ce que M. Pinel nommait l'application de l'analyse à la médecine, et à une époque où les doctrines de Condillac ne dominaient pas moins en philosophie que celles de Linnæus en histoire naturelle, cette seule annonce devait assurer à son livre un accueil favorable (1).

Du reste, toute explication, et même la plupart des recherches sur les causes prochaines, lui paraissaient vaines dans l'état actuel de la physiologie; il rejetait surtout ces altérations dans le sang, dans les humeurs, et toutes ces autres suppositions qui ont varié, chaque siècle, avec les idées que l'on s'est faites de la physique et de la chimie des corps bruts, mais qui, dans aucun siècle, n'ont fourni à l'histoire des corps vivants, et surtout à leur pathologie, que des applications chimériques. C'est à M. Pinel que l'on doit principalement d'en avoir débarrassé nos écoles, et n'eût-il pas d'autre mérite, la science lui devrait déjà, pour ce seul

(1) Nosographie philosophique ou méthode de l'Analyse appliquée à la médecine. Paris, 1798, 2 vol. La cinquième édition est de 1813; 3 vol. in-8°.

service, une grande reconnaissance. Le médecin, en un mot, selon ce professeur, doit observer et décrire une maladie, sans se jeter dans des systèmes sur les causes, comme le naturaliste décrit une plante ou un insecte, et ne se perd point dans des recherches sur le mécanisme de ses fonctions, trop au-dessus de l'état actuel de nos connaissances sur l'organisation. C'est par cette raison qu'il préfère le titre de *Nosographie*, ou de description des maladies, à celui de *Nosologie*, qui était usité avant lui pour les ouvrages du même genre, et qui indique une théorie des maladies, une connoissance plus approfondie de leur nature.

Mais le naturaliste distribue dans un certain ordre les plantes et les animaux; il range leurs espèces sous certains genres, seul moyen de se reconnaître dans une si grande multitude d'êtres divers. Ici encore, selon M. Pinel, le médecin peut l'imiter.

Une fois le principe admis, que chaque maladie a sa marche réglée, c'est la série de ses phénomènes qui constitue son espèce, et les phénomènes communs à plusieurs d'entre elles forment les liens par lesquels on peut les unir en groupes subordonnés les uns aux autres. On peut même, comme les naturalistes, suivre deux voies différentes : ou s'en tenir aux phénomènes les plus apparents, et former ce que l'on appelle une méthode artificielle; ou pénétrer davantage dans leur nature, avoir égard à leurs sièges et à l'essence des altérations qu'elles occasionnent soit dans les tissus, soit dans les fonctions du corps organisé, ce qui rapprocherait leur distribution de ce que l'on appelle en botanique ou en zoologie, méthodes naturelles. Mais, à l'époque où M. Pinel commença ses recherches, les différences de ces deux mé-

thodes en histoire naturelle et les avantages ou les inconvénients propres à chacune d'elles, n'avaient pas encore été assez bien appréciés, et il ne put profiter des résultats obtenus à ce sujet par les grands naturalistes de notre époque. Linnæus était le seul modèle qu'il pût suivre; et l'on peut dire qu'il créa, comme lui, un système mélangé, dont quelques divisions avaient une base naturelle, tandis que le plus grand nombre ne reposait que sur de ces rapports que l'on nomme artificiels, c'est-à-dire sur des phénomènes choisis de préférence parmi les plus apparents et non parmi les plus essentiels.

Ainsi, de ses cinq grandes divisions des fièvres, la première, celle qu'il nomme fièvres essentielles, ne porte que sur les symptômes; l'auteur suppose même que ces fièvres ne naissent pas d'un foyer susceptible d'être reconnu. La seconde, ou celle des phlegmasies, se caractérise, au contraire, soit dans son ensemble, soit dans ses subdivisions, d'après l'inflammation, qui est la cause originaire de la maladie, et d'après le point où elle se manifeste. On observe la même variation, sinon dans les caractères, du moins dans les dénominations des ordres et des genres de sa première division. De ses fièvres essentielles, les unes, comme les *adynamiques* ou putrides, et les *ataxiques* ou malignes, sont dénommées d'après leurs symptômes; d'autres, comme les méningo-gastriques ou bilieuses et les *adéno-méningées* ou muqueuses, d'après les organes qu'elles affectent principalement. La cinquième classe de ses maladies, qui est celle des lésions organiques, embrasse plusieurs infirmités, telles que la syphilis et le scorbut, où la lésion n'est pas démontrée, à beaucoup près, du moins dans l'origine.

Cependant, on doit le dire, s'il n'arriva pas à une méthode parfaite, ce qui, en médecine, encore plus que dans l'histoire naturelle proprement dite, est peut-être la pierre philosophale, M. Pinel eut le mérite de porter déjà dans sa distribution beaucoup plus d'ordre que ceux qui s'étaient occupés avant lui d'une semblable tâche; il eut même des idées qui sont devenues fécondes, soit dans ses mains, soit dans celles de ses élèves : ainsi, dans l'arrangement des fièvres, il ne plaça qu'en un rang secondaire les phénomènes de l'intermittence, de la rémittence ou de la continuité, qui avaient été mis en première ligne par Sauvages et par d'autres nosologistes, ce qui leur avait fait éloigner les unes des autres des affections d'une nature semblable.

La plus belle partie de sa classification fut celle des inflammations d'après les tissus qu'elles affectent, et surtout la distinction, qu'il établit plus fortement qu'aucun de ses devanciers, entre les inflammations des membranes appelées muqueuses, qui tapissent celles de nos cavités qui communiquent avec l'extérieur, comme la tunique intérieure des intestins, celle de la trachée et des bronches, et les inflammations des membranes transparentes, autrement nommées séreuses, qui tapissent les cavités closes, telles que le péricarde qui enveloppe le cœur, la plèvre qui revêt intérieurement la poitrine, et le péritoine, qui tapisse le bas-ventre, et embrasse les intestins dans ses replis.

Bichat nous apprend que ce fut cette distinction qui l'engagea dans les belles recherches dont se compose son traité des membranes, le premier des ouvrages de ce célèbre physiologiste, et celui dont son anatomie générale n'est, en quelque sorte, que le développement. Au milieu de ces témoi-

gnages que nous rendons des services que la science a dus à M. Pinel, ce serait une grande omission que d'oublier celui d'avoir excité le génie d'un pareil élève.

Telles étaient les principales bases de la nosographie : l'auteur n'admettait pas, comme on l'a supposé, des êtres occultes, des affections métaphysiques, si l'on peut s'exprimer ainsi; il ne contestait nullement que les maladies eussent un siège assignable, une cause intérieure; mais il faisait abstraction de cette cause, et souvent même de ce siège, parce qu'il en regardait la détermination comme au-dessus de notre portée, et s'en tenait à l'histoire des désordres que les maladies occasionnent, et de l'espèce d'ordre auquel ces désordres eux-mêmes sont encore assujettis dans leur succession.

D'après cette manière de les envisager, on comprend aisément quelle devait-être sa méthode de les traiter (1). C'était en général celle que l'on a nommée expectante, et qui consiste à observer leur marche, et à seconder les mouvements intérieurs par lesquels les forces conservatrices, sans lesquelles il ne pourrait subsister d'organisation, semblent vouloir les combattre, mais à ne point s'interposer imprudemment dans cette espèce de lutte, où trop souvent le médecin ne sait point si c'est à la nature qu'il apporte ses secours, ou si ce n'est pas la maladie elle-même que, dans son aveuglement, il s'apprête à seconder. Sans doute, dans ces principes, le médecin a moins pour objet de donner des

(1) La médecine clinique rendue plus précise et plus exacte par l'application de l'analyse, ou Recueil d'observations sur les maladies aiguës faites à la Salpêtrière; 1 vol. in-8°, 1802. La troisième édition est de 1815.

remèdes salutaires que d'empêcher que l'on n'en prenne de nuisibles, et le vulgaire en attend d'ordinaire quelque chose de plus : il lui semble que des études continuées depuis tant de siècles, sous tant d'aspects, par tant de personnes, et qui n'aboutissent qu'à nous apprendre à contempler froidement la marche d'une maladie, et à classer son espèce dans nos systèmes, sont des efforts d'esprit bien peu proportionnés à leurs résultats. Il est difficile de ne pas trouver que ces regrets sont fondés, de ne pas espérer que, si l'on parvenait à remonter à la nature des causes, il serait possible d'opposer, dès le principe, à chaque maladie quelque obstacle d'une nature contraire : il est donc difficile de ne pas craindre qu'en se tenant ainsi à de simples descriptions nosographiques, on ne demeure toujours bien loin du vrai but de l'art, qui ne peut être enfin que de nous soulager ; mais, d'un autre côté, n'est-on pas obligé d'avouer que, jusqu'à ce jour, toutes les théories ont été renversées les unes par les autres ? Les coctions, les humeurs, le strictum et le laxum, la fermentation des acides et des alkalis ; l'action de l'ame raisonnable, qui cherche à conserver le corps sans s'en apercevoir, et qui se trompe si souvent dans sa sollicitude ; le principe vital, cette autre espèce d'ame, qui n'est ni matérielle ni spirituelle, et que l'on charge de tout ce que l'on ne peut pas expliquer autrement, sont allés successivement se perdre dans la région des chimères. Les systèmes ingénieux de quelques médecins de nos jours, les résultats d'une physiologie nouvelle, fondée sur un seul principe, et combinée avec tant d'esprit ; seront-ils plus heureux ? Le temps ne peut tarder à nous l'apprendre ; mais ce n'est pas à nous qu'il appartient de prévoir ce qu'il nous enseignera.

On avait depuis long-temps proposé, pour constater l'efficacité de chaque méthode, des tables qui auraient établi, sur des nombres, le degré de probabilité de succès, soit par les traitements divers, soit en ne faisant aucun traitement. Cette idée devait être saisie par un géomètre devenu médecin, et M. Pinel s'en occupa en effet beaucoup; il en fit surtout une belle application à la classe d'infirmes, qui avait attiré ses premiers soins, et qui atteste le plus la misère de l'homme : aux maladies de l'esprit. Les deux hôpitaux où il fut successivement employé, lui offrirent ces maladies dans toutes leurs phases et dans toutes leurs variétés ; il traça des tableaux où leurs causes prédominantes et occasionnelles, la série de leurs phénomènes, selon les âges et les sexes et leurs diverses terminaisons, furent portées avec soin, et il en obtint les résultats les plus précieux. Le principal fut la certitude que, dans beaucoup de cas, la manie est une maladie passagère, qui se guérit comme la fièvre, pour peu qu'on ne la trouble pas dans sa marche, d'où il fut aisé de conclure à la nécessité de réformer aussitôt les méthodes barbares que l'on avait jusque-là employées contre elle. Il semblait en effet que, sur ce point, la médecine fût demeurée à son état du douzième siècle. Dans beaucoup d'hospices, les médecins avaient dédaigné le traitement des aliénés, et l'on avait abandonné à des moines, charitables sans doute, mais peu éclairés et attachés avec entêtement, comme tous les hommes de leur sorte, à ce que leur société avait autrefois pratiqué. Dès les premiers accès, on martyrisait les malheureux par des traitements cruels, qui aggravaient leur mal. L'aliénation se prolongeait-elle, des chaînes, des cachots, l'abandon le plus affreux, finissaient par la

rendre incurable. On aurait dit autant de criminels voués d'avance aux supplices de l'enfer, et cependant cette raison offusquée, affaiblie, n'est presque jamais entièrement éteinte; les aliénés n'ont pas toujours perdu le sentiment de la justice, ni celui des bienfaits; ces traitements cruels qu'ils n'ont pas mérités, les exaspèrent; ils n'y voient qu'un abus inexcusable de la force, et trop souvent la défiance et la haine qu'ils leur inspirent, sont les plus grands obstacles à leur guérison. Partout où M. Pinel exerça quelque influence, il proscrivit ces moyens violents; ses aliénés jouirent de toute la liberté compatible avec la sûreté de ceux qui les entouraient. On chercha à remonter aux causes morales de leur maladie et à les combattre par des moyens de même nature. On obtint bientôt des guérisons plus nombreuses, et lorsque le mal ne put être surmonté, on n'eut pas, du moins, la barbarie de traiter des hommes innocents comme des bêtes féroces. Les différentes aliénations furent séparées; la propreté et l'ordre régnèrent partout; dans beaucoup de loges le calme succéda à la fureur; les tristes victimes eurent du repos et même des jouissances. Il est arrivé souvent que des étrangers avaient parcouru presque toute la partie de la Salpêtrière consacrée aux aliénées, et demandaient encore si on ne les y conduirait pas bientôt, tant les malades y sont tranquilles, s'y livrent à leurs occupations ordinaires, s'y promènent seules ou deux à deux; tant leur existence y ressemble, en un mot, à celle des hommes raisonnables.

L'histoire que M. Pinel a tracée de tant d'infortunes (1)

(1) Traité médical et philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie. 1 vol. in-8°, 1800. La seconde édition est de 1809.

n'est pas seulement un livre important de médecine; c'est un ouvrage capital de philosophie et même de morale. Nulle part on n'apprend mieux à connaître l'influence irrésistible des organes sur les facultés; mais une connaissance plus utile encore que l'on y puise, c'est celle de l'influence des passions sur les organes. On y voit que plus de la moitié des aliénations prend sa source dans des passions qu'une raison éclairée n'a pas retenues dans de justes bornes; que les folies ne sont alors que les passions mêmes portées à un excès monstrueux et même dans la plupart des aliénations que l'on croit devoir attribuer à des causes physiques, il n'est pas certain que ces causes n'aient pas simplement développé une disposition créée par des passions et des sentiments intérieurs.

M. Pinel appartenait dans l'Académie, non pas à la section de médecine, mais à celle d'anatomie et de zoologie. Trop désireuse de le posséder pour attendre qu'il y eût une place vacante dans la première de ces sections, la compagnie lui trouva des titres suffisants pour la seconde, dans ses essais sur la mécanique des animaux, et elle l'appella comme zoologiste, lorsqu'en 1803 l'un des membres de cette section fut promu à la place de secrétaire perpétuel. Les échantillons qu'il a publiés de ce travail, bien que peu nombreux, montrent en effet qu'il aurait eu un grand intérêt, si l'auteur n'avait pas été obligé de l'abandonner, lorsqu'il se livra tout entier à l'enseignement de la médecine. Dans un mémoire sur l'Arcade Zygomatique (1) il fait voir que sa courbure vers le haut est d'autant plus forte, qu'elle

(1) Journal de physique, tome XLIII. page 47.

doit prêter aux muscles qui ferment les mâchoires, un appui plus solide; c'est ce qui a lieu dans les animaux carnassiers : les herbivores l'ont à peu près en ligne droite, et quelquefois dans les rongeurs elle se courbe vers le bas. Un autre mémoire explique le mécanisme par lequel les lions et les autres animaux, du genre des chats, tiennent sans fatigue leurs ongles relevés, lorsqu'ils n'ont pas besoin de s'en servir. Dans un troisième (1), il cherche à se rendre compte des formes extraordinaires de la tête de l'éléphant et surtout de la double convexité de son occiput qui a pour objet de fournir des attaches plus étendues aux muscles qui doivent supporter cette tête déjà très lourde par elle-même, et que rendent plus lourde encore la trompe et les défenses propres à cet animal. On a aussi de lui plusieurs mémoires sur le mécanisme des différentes luxations.

Il paraîtrait que ce sont-là les seuls restes de ses premiers travaux, et qu'il n'avait pas même conservé en manuscrit quelque ébauche du plan que, sans doute, il s'était formé : sa tête vaste et géométrique n'avait pas besoin de cette ressource; l'ensemble de la science s'y était fortement tracé, et il en détachait à volonté ces sortes de fragments, comme pour donner la mesure de ses forces.

Qui aurait pu croire qu'une raison si étendue, que des facultés si parfaites fussent destinées à fournir elles-mêmes un exemple de la faiblesse de notre nature ?

Il n'est que trop vrai que sur la fin de sa vie, M. Pinel sentit par degrés approcher un état que souvent il avait re-

(1) Ibidem, tome XXXIII, p. 12; tome XXXIV, p. 350; tome XXXV, p. 457.

connu comme incurable. Il comprit que son devoir était désormais de vivre dans le repos, et d'attendre, avec résignation, le moment où l'existence physique suivrait le sort des facultés de l'esprit. Cette vie, désormais moins précieuse pour lui et pour le public, l'était encore beaucoup pour ceux à qui il avait été cher. Ce n'était plus qu'un souvenir, mais le souvenir d'un beau génie et d'un excellent homme. Leurs soins tendres et respectueux lui adoucirent, autant qu'il était possible, ce triste passage. Il s'endormit paisiblement le 25 octobre 1826, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

On avait disposé de sa place à la faculté de médecine lors de l'organisation nouvelle qui a eu lieu en 1823. Celle qu'il occupait à l'Académie a été donnée à M. Frédéric CUVIER.

CÉRÉMONIE
DU CENTENAIRE DE LA MORT
DE
PHILIPPE PINEL

Membre de la section d'anatomie et zoologie de l'Académie des sciences,

A LA SORBONNE,

le lundi 30 mai 1927.

DISCOURS DE M. FÉLIX HENNEGUY

Membre de l'Académie des sciences.

MONSIEUR LE MINISTRE ⁽¹⁾,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Parmi les savants dont les noms passent à la postérité, les uns doivent leur notoriété uniquement à leurs travaux, à leurs découvertes, les autres ont ajouté à la célébrité de leur œuvre scientifique la reconnaissance populaire pour les services qu'ils ont rendus à l'humanité. Pinel, dont nous célébrons aujourd'hui le centenaire de la mort, appartient à cette dernière catégorie. Il jeta un vif éclat sur la médecine française et fut en même temps un grand philanthrope.

Né à St André d'Aleyrac, dans le Tarn, le 20 avril 1745, Philippe Pinel eut, dans la vie, de pénibles débuts; ce n'est que vers la cinquan-

⁽¹⁾ M. André Fallières, ministre du travail et de l'hygiène, préside la séance.

taine qu'un avenir moins sombre s'ouvrit devant lui; il arriva cependant au comble des distinctions scientifiques et mourut à Paris, le 25 octobre 1826, à l'âge de 81 ans.

Après avoir fait ses études médicales à Toulouse et à Montpellier, il vint à Paris, où, dépourvu de fortune il dut, pour vivre, faire des traductions d'ouvrages étrangers et donner des leçons particulières de mathématiques, ayant de bonne heure cultivé avec succès les sciences abstraites. Le commerce de ces sciences lui donna l'esprit de méthode et la rectitude de jugement qui caractérisèrent plus tard ses ouvrages.

Affligé d'une grande timidité et s'exprimant avec difficulté, il échoua à toutes les places auxquelles il se présenta. Ces échecs ne le découragèrent pas; il commença alors des recherches de zoologie et d'anatomie comparée et publia des mémoires sur une nouvelle classification des Quadrupèdes, sur la structure de la tête de l'Éléphant, sur la rétractilité des ongles des Carnivores. Ces travaux justifèrent plus tard son entrée à l'Académie dans la section d'Anatomie et de Zoologie. Mais c'est dans la carrière médicale que Pinel devait trouver sa véritable voie et illustrer son nom. Devenu médecin de Bicêtre en 1791, puis de la Salpêtrière et enfin professeur à la faculté de Médecine, notre confrère vit bientôt de nombreux disciples se grouper autour de lui.

Des voix plus autorisées que la mienne vous diront quelle fut l'œuvre de Pinel en pathologie. Je me bornerai à rappeler que, dans sa *Nosographie philosophique*, il chercha à appliquer à la description et à la classification des maladies les méthodes des géomètres et la précision de langage des naturalistes que Linné avait introduite en botanique. C'est dans cette *Nosographie* que Pinel distingua les inflammations d'après les tissus qu'elles affectent et sépara particulièrement les inflammations des muqueuses de celles des séreuses. Idée féconde qui engagea Bichat à entreprendre ses belles recherches consignées dans son *Traité des membranes* et dans son *Anatomie générale*. On

peut dire, avec Dupuytren, que c'est à Pinel que nous devons Bichat.

Ce fut dans l'étude des maladies mentales que Pinel se révéla un véritable novateur. Par ses nombreuses observations dans les hospices de Bicêtre et de la Salpêtrière, il fut amené à se convaincre que les affections mentales ne sont, dans beaucoup de cas, que des maladies passagères, susceptibles de guérison. Avant lui, les malheureux aliénés étaient soumis aux traitements les plus cruels, enchaînés dans des cachots malsains, traités comme de véritables criminels. Pinel mit fin à ces pratiques barbares: il prescrivit dans ses services l'ordre et la propreté, rendit aux aliénés une liberté compatible avec la sécurité de ceux qui les soignaient. Il obtint la guérison de nombreux malades que la séquestration et les mauvais traitements auraient rendus incurables. Dans son *Traité sur l'aliénation mentale*, Pinel s'est révélé un clinicien de premier ordre en même temps qu'un profond philosophe et un sévère moraliste. Cet ouvrage amena une révolution dans le traitement des aliénés et consacra la gloire de notre confrère. C'est à cette époque que l'Institut voulut s'honorer en appelant à lui le déjà célèbre clinicien.

Aucune place n'étant vacante dans la section de Médecine et de Chirurgie, l'Académie des Sciences l'élut, en 1803, dans la section d'Anatomie et de Zoologie, à la place de Georges Cuvier devenu secrétaire perpétuel. Dans cette section siégeait déjà le chirurgien Tenon. Pinel eut comme confrères, dans la section de Médecine et Chirurgie, ses amis Hallé et Corvisart, Portal, Chaussier, Dupuytren et Magendie.

L'homme, dans Pinel, était à la hauteur du savant. Toujours modeste, malgré les honneurs qui couronnèrent sa carrière, et d'un accueil facile, il possédait des qualités de cœur exceptionnelles qui le firent aimer de ses disciples et de tous ceux qui faisaient appel à son savoir. Pendant les jours sombres de la Terreur, il fit preuve d'un courage civique qui faillit le compromettre; il sauva la vie de nom-

breuses victimes enfermées à Bicêtre s'opposant avec énergie à leur extradition, en alléguant qu'ils étaient aliénés. C'est auprès de lui que se réfugia Condorcet poursuivi par le Tribunal révolutionnaire.

L'Académie des Sciences est fière de compter parmi ses membres un homme tel que Pinel; elle salue la mémoire de celui qui figure avec honneur sur son livre d'or à côté de tant d'autres illustres savants.
